

La Maison témoin

Huis clos · Pièce à 5 personnages · 3 femmes, 1 homme, 1 au choix · 30 min · Intermédiaire · Dès 12 ans

Un soir d'octobre, dans un lotissement neuf en lisière de ville, la personne de l'agence termine la dernière visite de la maison témoin : un couple qui veut s'installer, une mère qui veut une chambre pour sa fille, et la fille qui part vivre ailleurs dans trois semaines. À dix-neuf heures, la porte ne s'ouvre plus. Dans chaque pièce, quelque chose attend l'un d'eux.

Le salon meublé de la maison témoin des Hauts du Pré (un canapé gris, deux chaises, un buffet, une baie vitrée sur des terrains vides), un lotissement neuf en bordure d'une ville moyenne, un soir de fin octobre, de nos jours.

Distribution

NOA (Sans marque de genre, Adulte) âge indéterminé, fait visiter la maison témoin pour l'agence, tous les soirs.

VERA (Rôle féminin, Adulte) 52 ans, cherche une maison avec une chambre pour sa fille.

ZOÉ (Rôle féminin, Jeune adulte) 20 ans, la fille de Vera ; part vivre à Lisbonne dans trois semaines.

ELENA (Rôle féminin, Adulte) 36 ans, visite la maison pour la troisième fois.

MARCO (Rôle masculin, Adulte) 39 ans, le compagnon d'Elena, a la simulation du crédit dans son téléphone.

SCÈNE 1 : LA VISITE

(Le salon d'une maison neuve. Une coupe de pommes vertes, un gros registre relié sur le buffet. La porte d'entrée à badge, une porte vers la cuisine, un couloir vers le garage, un escalier.)

(Noa entre de la cuisine, une tablette à la main. Elena et Marco derrière. Vera descend l'escalier. Zoé la suit, les mains dans les poches.)

NOA. Et voilà le cœur de la maison. Trente-huit mètres carrés, plein sud. La baie donne sur le futur parc.

MARCO. Le futur parc, c'est le terrain avec les flaques ?

NOA. C'est le futur parc. Les arbres sont commandés.

ELENA. Marco.

MARCO. Je demande. Sur la brochure, il y a des arbres. Par la fenêtre, il y a de la boue.

NOA. Revenez en mars, vous ne reconnaîtrez rien. La tranche 2 sera livrée au printemps, l'école ouvre à la rentrée.

ELENA. En mars, on sera là. C'est notre troisième visite, Noa. Vous vous souvenez de nous, quand même ?

NOA. Je me souviens de tout le monde.

MARCO. La première fois, vous nous avez dit que la tranche 2 serait livrée au printemps.

NOA. Elle le sera.

ELENA. L'école, c'est important. Pour la chambre 2.

MARCO. La chambre 2, c'est un bureau.

ELENA. Pour l'instant, c'est un bureau.

MARCO. C'est ce que je dis.

VERA. Vous en voulez combien, si ce n'est pas indiscret ?

ELENA. Un. Pour commencer.

MARCO. On n'a jamais dit « pour commencer ».

ELENA. On n'a jamais rien dit, Marco. C'est pour ça que je le dis devant témoins.

VERA. Profitez. Un jour, ils ont vingt ans et ils vous expliquent qu'ils n'ont pas besoin de chambre.

ZOÉ. Je n'ai jamais dit ça. J'ai dit : pas ici.

VERA. Elle est bien, la petite chambre en haut. Zoé, tu as vu la lumière qu'il doit y avoir le matin ?

ZOÉ. Il fait nuit, maman.

VERA. Le matin, je dis. Quand il fera jour.

ZOÉ. Le matin, je serai à Lisbonne.

VERA. Pour les vacances, tu seras là. À Noël. Il te faut une chambre quelque part.

ZOÉ. J'aurai une chambre. À Lisbonne.

(À l'étage, une note de piano. Un la, une seule fois.)

(Elena lève la tête vers l'escalier.)

ELENA. Vous avez entendu ?

NOA. Les canalisations. Une maison neuve, ça se met en place, ça craque, ça chante un peu. Au bout d'un mois, on ne l'entend plus.

ELENA. On aurait dit une note.

MARCO. C'est une maison, pas un conservatoire.

ELENA. Je sais ce que c'est, une note.

MARCO. Depuis quand ?

ELENA. Tout le monde sait ce que c'est, une note.

(Dans le couloir du garage, une lumière s'allume seule. Elle reste allumée un instant, puis s'éteint.)

NOA. Détecteurs de présence. Toutes les lumières de passage. Vous ne chercherez plus jamais un interrupteur dans le noir.

ZOÉ. Il n'y avait personne dans le couloir.

NOA. Un chat dehors, une feuille qui passe devant la vitre. On les règle à la livraison.

(Noa pose la tablette sur le buffet.)

NOA. Je vais vous demander une chose, à tous les quatre. C'est un peu bête, je le demande à chaque visite. Fermez les yeux.

MARCO. Sérieusement ?

NOA. Dix secondes. Ça n'engage à rien.

(Elena ferme les yeux, puis Vera. Marco les ferme en dernier. Zoé garde les siens ouverts, et regarde Noa.)

NOA. Vous êtes un mardi soir, en novembre. Il pleut. Vous rentrez, vous posez les clés là, dans la coupelle. Ça sent quelque chose dans la cuisine. Quelqu'un a mis la table. Quelqu'un vous attend. Vous vous voyez vivre ici ?

(Un temps.)

VERA. Oui.

ELENA. Oui.

MARCO. On verra avec la banque.

(Marco rouvre les yeux et sort son téléphone.)

MARCO. J'ai fait la simulation. Vingt-cinq ans, mille trois cents euros par mois. Je vous dirai si je me vois vivre ici en 2051.

NOA. Ça, c'est un oui. Vous pouvez rouvrir les yeux.

ZOÉ. Vous le dites à tout le monde ?

NOA. À tout le monde.

ZOÉ. Et tout le monde dit oui ?

NOA. Presque tout le monde.

(Noa ouvre le registre sur le buffet et tend un stylo.)

NOA. Avant de partir, le livre d'or. L'agence y tient. Un prénom, une phrase, ce que vous voulez.

(Elena prend le stylo et écrit.)

MARCO. Qu'est-ce que tu mets ?

ELENA. « Elena et Marco. On s'y voit déjà. »

MARCO. Tu signes pour moi, maintenant ?

ELENA. Je t'ai mis en premier, regarde. Tu peux être content.

(Elle passe le stylo à Vera, qui écrit à son tour.)

VERA. « Vera et Zoé. » Zoé, viens mettre un mot.

ZOÉ. Je n'achète rien. Je ne signe rien.

VERA. Elle est comme ça depuis qu'elle a douze ans.

ZOÉ. Depuis que j'en ai neuf.

(Vera repose le stylo dans le registre ouvert.)

MARCO. Dernière question, et après on vous laisse. Le prix, c'est ferme ?

NOA. C'est la dernière maison de la tranche 1. Il y a deux familles dessus ce soir, je ne vous apprends rien.

(Elena et Vera se regardent.)

NOA. Mais je peux vous dire que le vendeur a de la marge sur les frais. On reste autour de deux cent soixante-dix mille francs.

(Un temps.)

MARCO. Francs ?

NOA. Euros. Pardon. Deux cent soixante-dix mille euros.

MARCO. Ça fait un moment qu'on ne compte plus en francs.

NOA. On garde des habitudes. Mes parents comptaient en francs jusqu'au bout.

ZOÉ. Vos parents ont acheté ici ?

NOA. Non. Pas ici.

(Noa regarde sa montre.)

NOA. Dix-neuf heures. On ferme.

SCÈNE 2 : LA PORTE

(Noa va à la porte d'entrée et passe un badge devant le boîtier. Un bip grave. La porte reste fermée.)

NOA. Elle fait ça quand on la presse.

(Noa repasse le badge. Le même bip.)

MARCO. Je peux essayer ?

NOA. C'est un badge, pas une clé. Il n'y a rien à forcer.

(Marco tourne la poignée, tire, pousse. Il va à la baie vitrée, cherche une poignée, n'en trouve pas.)

MARCO. Elle s'ouvre comment, la baie ?

NOA. Elle se verrouille avec la porte. Tout se ferme ensemble à dix-neuf heures. C'est la sécurité.

MARCO. Et tout s'ouvre ensemble à quelle heure ?

NOA. Le matin, quand j'arrive.

(Zoé sort son téléphone, le lève, le tourne dans tous les sens.)

ZOÉ. Pas de réseau.

ELENA. Moi non plus, pas de réseau. On avait quatre barres dans la voiture.

MARCO. Ma simulation marche encore. C'est déjà ça.

NOA. Ce sont les murs. Isolation renforcée. Ça arrête le froid, et le reste avec.

VERA. Appelez l'agence.

NOA. Mon téléphone est dans ma voiture. La blanche, là-bas, au bout du parking.

(Zoé va à la baie et regarde dehors.)

ZOÉ. Celle qui est couverte de feuilles ?

NOA. Ce sont les platanes.

ZOÉ. Il n'y a pas d'arbres. Vous avez dit qu'ils étaient commandés.

NOA. Les feuilles viennent bien de quelque part. Le vent les apporte de la route.

ZOÉ. Il y en a jusque sur les roues.

(Marco prend une chaise, la soulève, et la lance contre la baie. La chaise rebondit et tombe. La vitre n'a rien. Elle vibre, et rend une note longue, qui s'éteint lentement.)

ELENA. C'est un la.

MARCO. Quoi ?

ELENA. La vitre. Elle a fait un la. Le même qu'en haut, tout à l'heure.

MARCO. Tu m'expliqueras un jour comment tu sais ça.

NOA. C'est du verre feuilleté. Ça ne casse pas, ça chante. Et c'est une vitre à onze cents euros, je préfère que le gardien ouvre.

(Zoé relève la chaise et la remet à sa place.)

NOA. Le gardien fait le tour du lotissement à vingt heures. Il voit la lumière, il ouvre. Une heure, pas plus. La machine à café marche, je vous en fais un ?

MARCO. Je ne veux pas de café, je veux sortir. Les serrures électriques, en cas d'incendie, elles se libèrent quand on coupe le courant. C'est obligatoire. Il est où, le tableau ?

NOA. Au garage. Au fond, à gauche de l'établi.

MARCO. Il y a un établi dans une maison témoin ?

NOA. Je ne crois pas, non.

(Dans la cuisine, un téléphone sonne. Une sonnerie ancienne, à cloche. Deux coups, un silence, deux coups.)

(Tout le monde se tourne vers Noa.)

NOA. Il n'y a pas de téléphone dans la cuisine. Il n'y a pas de ligne. Il n'y a jamais eu de ligne.

(Deux coups, un silence, deux coups.)

VERA. Je connais cette sonnerie.

ZOÉ. Maman, attends.

(Vera entre dans la cuisine. La sonnerie s'arrête au milieu d'un coup. Silence.)

ZOÉ. Maman ?

(Un temps. Vera revient. Elle n'a rien dans les mains.)

VERA. Il y a un téléphone au mur. Jaune. Avec le fil tout tortillé, qui descend jusqu'au carrelage. Et au-dessus, sur le mur, il y a les numéros au crayon. Le docteur, la voisine, ma tante. C'est son écriture. Elle écrivait les 7 avec une barre.

ZOÉ. Tu as décroché ?

VERA. J'ai décroché. Personne n'a parlé. Il y avait une radio, loin. De l'eau qui coulait. Et des assiettes. Quelqu'un mettait la table. Les assiettes d'abord, les verres après. Elle a toujours fait dans cet ordre.

ZOÉ. Mamie est morte il y a onze ans.

VERA. Je sais quand elle est morte, Zoé.

ZOÉ. Alors c'est une blague. Quelqu'un a mis un vieux téléphone dans la cuisine et le fait sonner avec une appli.

VERA. J'ai dit allô. Le bruit des assiettes s'est arrêté. Comme quand on écoute.

(Marco entre dans la cuisine. Un temps. Il revient.)

MARCO. Il y a un téléphone jaune.

ELENA. Tu vois ? C'est un truc de l'agence. Une mise en scène, pour les visites. Noa ?

NOA. L'agence n'a pas de budget pour les pommes. Elles sont en plastique.

(Elena prend une pomme dans la coupe. Elle est en plastique. Elle la repose.)

MARCO. Je vais au tableau.

ELENA. Je viens avec toi.

MARCO. Reste là. Il n'y a rien. C'est un garage.

(Marco sort par le couloir du garage. La lumière du couloir s'allume sur son passage, puis s'éteint.)

SCÈNE 3 : LE GARAGE, LA CHAMBRE

(Un silence. Puis, venant du garage, une voix de radio : un commentaire de match, une foule au loin.)

ELENA. Il a allumé une radio ?

NOA. Le garage est vide. Je l'ai ouvert ce matin pour aérer.

ELENA. On ne l'a pas visité, le garage.

NOA. Personne ne visite les garages. Les gens regardent la cuisine et les chambres. Le garage, ils le découvrent le jour du déménagement.

VERA. Vous faites cette visite depuis longtemps ?

NOA. Tous les soirs. Le matin, les familles avec des poussettes. Le soir, les gens qui travaillent. La dernière visite, c'est toujours la mienne.

VERA. Et il n'y a jamais rien eu, dans les pièces ?

NOA. Des lits faits. Des couettes blanches. Un cadre avec une photo de famille, la même dans toutes nos maisons. Des pommes.

ZOÉ. En plastique.

NOA. Elles ne s'abîment pas.

(La lumière du couloir s'allume. Marco revient du garage, lentement. Derrière lui, la radio continue.)

ELENA. Alors ?

MARCO. Le tableau est à gauche de l'établi.

ELENA. Tu as coupé ?

MARCO. J'ai tout coupé. Tous les boutons, vers le bas. La radio continue.

(Les lampes du salon, elles, restent allumées.)

MARCO. C'est l'établi de mon père.

ELENA. Marco.

MARCO. Le panneau vert, avec les petits trous, au-dessus. Il dessinait le contour de chaque outil au feutre noir. La pince, la scie, les tournevis du plus gros au plus petit. Comme ça, en entrant, il voyait tout de suite ce qui manquait.

VERA. Et il manque quelque chose ?

MARCO. Le marteau. Il y a le dessin du marteau, et rien dedans.

ZOÉ. Pourquoi le marteau ?

MARCO. Parce que je l'ai pris. Le jour où je suis parti de chez lui. J'avais dix-neuf ans. Je l'ai pris pour qu'il voie le trou sur le panneau en rentrant, tous les soirs. Il l'a vu pendant vingt ans. Je ne suis pas allé à l'enterrement.

ELENA. Tu m'as dit que tu ne l'avais presque pas connu.

MARCO. Je l'ai assez connu pour savoir ce qui lui ferait le plus mal. La

radio, c'est le match du dimanche. Il l'écoutait en rabotant. Il montait le son quand on marquait.

(La foule, au loin, à la radio, enfle et retombe.)

(À l'étage, la note de piano. Un la. Cinq secondes, un autre. Quatre secondes, un autre. Trois. Deux. L'intervalle se resserre.)

MARCO. Et ça, ce sont les canalisations ?

(Elena regarde l'escalier. Elle y va.)

MARCO. Elena, ne monte pas.

ELENA. Je reviens.

(Elena monte. Les notes s'arrêtent. Un long silence. On n'entend plus que la radio, très bas.)

VERA. Vous n'avez rien à dire, Noa ?

NOA. Je ne sais pas ce qu'il faut dire, à cet endroit de la visite. D'habitude, à cet endroit-là, les gens sont partis.

(Elena redescend. Elle s'arrête sur la dernière marche.)

ELENA. C'est mon piano.

MARCO. Tu n'as pas de piano.

ELENA. Un droit, noir, avec deux bougeoirs en cuivre qui ne servent à rien. Le la du milieu colle. Il faut le relever avec l'ongle. La partition est ouverte, page quatre. C'est là que je me suis arrêtée.

MARCO. Arrêtée de quoi ?

ELENA. Un concours. J'avais dix-sept ans. Il y avait un jury de trois personnes, avec des bouteilles d'eau. Page quatre, mes mains n'ont plus bougé. J'ai fermé le couvercle et je suis sortie de scène. Je n'ai plus jamais touché un piano.

MARCO. Tu m'as dit que tu n'avais jamais joué. Chez ma sœur, devant le piano du petit, tu as dit : je ne sais même pas où est le do.

ELENA. Je sais où est le do.

MARCO. Tu m'as menti.

ELENA. Tu m'as dit que ton père était quelqu'un que tu n'avais presque pas connu.

(Un temps.)

ZOÉ. La cuisine, c'est pour toi, maman. Le garage, pour lui. La grande chambre, pour elle.

(Zoé lève les yeux vers l'étage.)

ZOÉ. Il reste la chambre 2.

SCÈNE 4 : LES ÉTOILES

VERA. Zoé. Monte voir.

ZOÉ. Non.

VERA. Si c'est pour toi, il faut que tu voies.

ZOÉ. Si c'est pour moi, justement. Je ne monte pas.

ELENA. Vous ne voulez pas savoir ?

ZOÉ. Je sais ce qu'il y a. Je n'ai pas besoin de le voir.

VERA. Alors j'y vais, moi.

(Vera fait un pas vers l'escalier. Zoé lui attrape le bras.)

ZOÉ. Tu restes là.

(Les lampes du salon baissent doucement, toutes ensemble.)

NOA. Dix-neuf heures trente. La maison passe en mode nuit. Elle fait ça toute seule, on ne peut pas l'empêcher.

(Dans la pénombre, des petites étoiles apparaissent sur les murs et au plafond du salon. Elles tournent lentement. Une musique de boîte à musique, fine, un peu fausse, descend de l'étage.)

ELENA. C'est joli.

MARCO. Ce n'est pas joli, Elena.

ZOÉ. Éteignez ça.

NOA. Je n'ai rien allumé.

VERA. Ta lune. La lune bleue, avec les étoiles découpées dedans. Tu ne pouvais pas t'endormir sans elle.

ZOÉ. Je l'ai cassée.

VERA. Elle est tombée. Tu l'as fait tomber en dormant.

ZOÉ. Je l'ai jetée contre le mur. L'hiver où tu étais chez mamie. Tu avais dit deux semaines. Tu es restée quatre mois. Papa me l'allumait tous les soirs, et il disait : ta mère regarde la même lune, de là-bas. C'était faux. Mamie n'avait pas de lune, elle avait une télé et un téléphone jaune. Alors un soir, je l'ai lancée. Le plastique s'est fendu, et la musique a continué. Sous le lit. Cassée, de plus en plus lente, pendant une heure. Je me bouchais les oreilles et je l'entendais quand même.

(La musique ralentit, comme une pile qui s'use. Puis elle reprend, à la bonne vitesse.)

VERA. Je n'ai jamais su.

ZOÉ. Tu n'as jamais demandé où elle était passée.

VERA. Je pensais que tu étais devenue trop grande pour ça.

ZOÉ. J'avais neuf ans, maman.

VERA. Ta grand-mère ne reconnaissait plus personne. Elle mettait trois couverts le soir, pour elle, pour moi, et pour quelqu'un qui ne venait pas. Je ne pouvais pas la laisser mettre la table toute seule.

ZOÉ. Moi, tu pouvais.

(Un temps. Les étoiles passent sur leurs visages.)

VERA. J'ai signé, Zoé.

ZOÉ. Quoi ?

VERA. Il y a quinze jours. J'ai versé l'acompte. La maison est à moi. C'est pour ça que je voulais que tu la voies. Ta chambre, c'est la chambre 2. Je l'ai choisie pour toi.

ELENA. Elle est vendue ?

MARCO. Vous nous avez fait venir trois fois pour une maison vendue ?

ELENA. On a déjà choisi la couleur de la chambre 2. Vert d'eau. On a apporté le nuancier à la deuxième visite.

VERA. Elle est jaune, la chambre 2. Jaune pâle. Je l'ai demandée jaune.

ELENA. Elle est vert d'eau. Je l'ai vue tout à l'heure, en montant. La porte était ouverte.

ZOÉ. Elle est de la couleur qu'on veut. C'est ça, le principe.

NOA. Elle n'est pas vendue. Je n'ai fait signer personne.

VERA. Si. Vous. Un soir. La dernière visite. Il n'y avait que moi. Vous m'avez fait fermer les yeux, vous m'avez parlé du mardi soir en novembre, de la pluie, de quelqu'un qui met la table. J'ai dit oui. Vous m'avez donné un papier, j'ai signé sur le buffet.

NOA. Je ne me souviens pas de vous.

VERA. Vous aviez la même veste. Vous m'avez dit : dix-neuf heures, on ferme. Et vous avez ouvert la porte.

NOA. Je ne me souviens d'aucun soir.

ELENA. Tout à l'heure, vous disiez que vous vous souveniez de tout le monde.

NOA. C'est ce qu'on dit, à l'agence. Les gens aiment qu'on se souvienne d'eux.

(Un temps.)

NOA. Je me souviens que c'est la dernière visite. C'est toujours la dernière visite.

ELENA. Alors c'est quoi, la maison qu'on visite, nous ?

ZOÉ. La même. C'est toujours la même.

(Zoé va au buffet. Elle ouvre le livre d'or.)

SCÈNE 5 : LE LIVRE D'OR

(Zoé tourne les pages du registre à la lumière de son téléphone. Les étoiles continuent de tourner.)

ZOÉ. « Vera et Zoé. » Ce soir. Au-dessus : « Elena et Marco. On s'y voit déjà. » Ce soir aussi. Au-dessus encore : « Elena et Marco. On s'y voit déjà. » Et encore au-dessus. Trois fois. La même écriture.

MARCO. Tu as signé à chaque visite ?

ELENA. Je ne m'en souviens pas.

MARCO. Tu te souviens d'avoir signé ce soir ?

ELENA. Oui. Ce soir, oui.

ZOÉ. « Vera. Pour Zoé. » Il y a quinze jours. Avec un petit cœur sur le Z.

VERA. C'était pour toi.

(Zoé tourne des pages, de plus en plus vite.)

ZOÉ. Il y a des centaines de noms. Des familles, des couples, des gens tout seuls. « On s'y voit déjà. » « On s'y voit déjà. » Tout le monde a écrit la même phrase. Plus on remonte, plus l'encre est pâle. Il y a des dates. 2019. 2011. 2004.

(Zoé revient en arrière, suit une ligne du doigt, puis une autre.)

ZOÉ. Les noms reviennent. Chacun deux fois, trois fois, quatre fois, à quelques semaines d'écart. Ils ont tous signé plusieurs fois. Et après la dernière, plus rien.

VERA. Plus rien, ça veut dire qu'ils ont acheté.

ZOÉ. Ça veut dire qu'ils ne sont jamais repartis.

(Elena se penche sur le registre, met le doigt sur une ligne.)

ELENA. Les Ferrand. « Les Ferrand, on s'y voit déjà. » C'étaient nos voisins, quand j'étais petite. Ils ont déménagé un été, ils ont laissé le chien chez nous pour le week-end. Ils ne sont jamais venus le rechercher. Ma mère disait qu'ils avaient trouvé une maison neuve, quelque part.

MARCO. Le lotissement a quoi, deux ans ?

NOA. Il est neuf. La tranche 1 vient d'être livrée.

ZOÉ. Depuis quand vous travaillez ici, Noa ?

NOA. Depuis l'ouverture.

ZOÉ. C'était quand, l'ouverture ?

NOA. Au printemps.

ZOÉ. Quel printemps ?

(Noa ne répond pas.)

ELENA. L'école ouvre à la rentrée. Vous l'avez dit tout à l'heure.

MARCO. Et la tranche 2 au printemps. Et le prix, en francs.

ZOÉ. Et vous rentrez chez vous comment, le soir ?

NOA. Je prends la voiture. La blanche.

ZOÉ. Elle a des feuilles jusque sur les roues. Ça fait combien de temps qu'elle n'a pas bougé ?

NOA. Le matin, quand j'arrive, il fait déjà jour. Les pommes sont dans la coupe. Les lits sont faits. Le soir, je fais la dernière visite, et je dis : dix-neuf heures, on ferme. Et après, c'est le matin.

VERA. Entre les deux, vous faites quoi ?

NOA. Il n'y a rien entre les deux.

(Zoé arrive à la première page. Elle s'arrête.)

ZOÉ. La première page. Trois lignes, la même écriture. « Visite du soir. Je m'y vois déjà. Noa. » La dernière, le 24 octobre 1998.

ELENA. C'est aujourd'hui, le 24 octobre.

(Zoé tourne le registre vers Noa. Noa s'approche et regarde la page.)

NOA. C'est mon écriture.

ZOÉ. C'est vous qui avez visité. Ces soirs-là, c'était vous, la visite.

NOA. J'ai visité, oui. Trois soirs. Ou je l'ai rêvé.

(Un temps.)

NOA. Je cherchais quelque chose de petit. Une pièce, une cuisine, une fenêtre. Personne avec moi. Il y avait quelqu'un de l'agence, avec un badge et une veste comme la mienne. Je ne me rappelle pas son visage. Je me rappelle sa voix. Fermez les yeux. Vous êtes un mardi soir, en novembre. Il pleut. Quelqu'un a mis la table. Quelqu'un vous attend. J'ai fermé les yeux et il y avait quelqu'un qui m'attendait. Pour la première fois de ma vie, il y avait quelqu'un. J'ai dit oui.

VERA. Et quand vous avez rouvert les yeux ?

NOA. On m'a tendu le badge. Et la porte s'est ouverte. Quelqu'un est sorti. Je n'ai pas regardé qui.

MARCO. Et la personne qui vous attendait ?

NOA. Je ne l'ai jamais trouvée. Je fais visiter. Je la cherche dans chaque pièce, à chaque visite. Il n'y a que des couettes blanches et des pommes.

(Noa passe la main sur la page, sur sa propre ligne.)

NOA. Vous avez tous une pièce. Moi, je n'ai que le salon.

SCÈNE 6 : ON FERME

(Noa regarde sa montre. Zoé va à la baie. Dehors, le parking, la voiture blanche sous les feuilles. Pas une lampe de poche. Personne.)

NOA. Vingt heures.

ZOÉ. Il n'y a personne.

NOA. Je n'ai jamais vu le gardien. On m'a dit qu'il passait à vingt heures.

(Dans la cuisine, le téléphone sonne. Deux coups, un silence, deux coups. Au garage, la radio remonte. À l'étage, le la du piano, et la boîte à musique par-dessous. Tout en même temps, pas très fort.)

ELENA. Je veux finir la page quatre.

MARCO. Elena.

ELENA. Juste la page quatre. Je la connais par cœur, la suite. Je l'ai jouée dans ma tête pendant dix-neuf ans, dans le bus, sous la douche, en réunion. Je n'ai jamais pu la jouer avec les mains.

MARCO. Si tu montes, tu ne redescends pas.

ELENA. Tu n'en sais rien.

MARCO. Ils sont tous revenus, Elena. Deux fois, trois fois. Et la dernière fois, personne n'est reparti. C'est notre troisième visite.

ELENA. Tu ne voulais pas de cette maison. Tu ne voulais pas d'enfant. Tu ne voulais rien qui reste. Dis-moi ce que tu veux, toi, une fois, et je ne monte pas.

(Un temps. La radio, au garage, la foule qui gronde.)

MARCO. J'ai gardé le marteau. Il est dans le coffre de la voiture. Vingt ans que je le change de coffre à chaque voiture. Je ne m'en suis jamais servi.

ELENA. Ce n'est pas ce que je t'ai demandé.

MARCO. C'est tout ce que j'ai.

NOA. Il y a un marteau dans le placard du garage. Un neuf, avec l'étiquette. Il est livré avec la maison.

MARCO. Ce n'est pas le sien.

NOA. Le dessin sur le panneau ne fait pas la différence.

(Un temps. Marco sort son téléphone, regarde la simulation du crédit. Il le pose sur le buffet, à côté du livre d'or.)

MARCO. Tu m'as demandé ce que je veux. Je veux qu'il rentre dans son garage un soir, et qu'il ne voie plus le trou. Une fois. C'est ça que je veux.

ELENA. Tu sais ce que ça coûte.

MARCO. Je sais compter. C'est ce que je fais le mieux.

ELENA. Je jouais tous les jours. Quatre heures, avant l'école et après. Le piano, c'est la seule chose sur laquelle je t'ai menti.

MARCO. Moi, je t'ai menti sur l'enfant. Je disais que je n'en voulais pas. Je ne voulais pas qu'il ait un père qui part avec le marteau.

ELENA. Il aurait eu la chambre 2.

MARCO. Vert d'eau.

(La lumière du couloir du garage s'allume, toute seule, et reste allumée.)

ELENA. On se retrouve après.

MARCO. Après quoi ?

ELENA. Après la page quatre.

(Marco sort par le couloir du garage, sans attendre. Elena monte l'escalier sans se retourner.)

(Au garage, des coups de marteau sur un clou. Trois coups. La radio s'éteint net.)

(À l'étage, le la ne colle plus. Le piano joue. Une phrase, puis la suivante, sans s'arrêter.)

(Un bip clair. La porte d'entrée s'ouvre toute seule. Un vent froid entre, et des feuilles mortes avec lui.)

NOA. Zoé. Vous n'avez rien signé.

ZOÉ. Venez avec moi.

NOA. Il faut quelqu'un pour fermer.

(Zoé prend la main de sa mère.)

ZOÉ. Viens.

(Elle l'entraîne jusqu'au seuil. Dans la cuisine, le téléphone sonne. Vera s'arrête.)

VERA. Vas-y. Je réponds, et je te rejoins.

ZOÉ. Tu as dit deux semaines.

VERA. Je sais.

ZOÉ. Tu as dit deux semaines, maman, et tu es restée quatre mois.

VERA. Elle met la table toute seule, Zoé. Elle a toujours mis trois couverts.

ZOÉ. Le troisième, c'était pour moi.

VERA. Tout à l'heure, quand Noa nous a fait fermer les yeux, j'ai vu la cuisine de ma mère. Les assiettes, le fil du téléphone, la nappe à carreaux. Je t'ai cherchée dans la cuisine, Zoé. Je ne t'ai pas trouvée. Tu n'étais pas dans l'image.

ZOÉ. Je ne veux pas de chambre. Je veux que tu viennes.

VERA. Va devant. Je suis juste derrière toi.

(Vera lâche la main de Zoé. Elle remonte le col du manteau de sa fille, le ferme jusqu'en haut.)

VERA. Il fait froid, dehors.

(Zoé sort. La porte se referme. Un bip grave.)

(Vera entre dans la cuisine. La sonnerie s'arrête.)

VERA. Allô ? Maman ? Oui, c'est moi. Non, reste assise. Je mets les verres.

(Il ne reste que Noa au salon. Le piano, à l'étage. La boîte à musique. Les étoiles tournent.)

(Noa ramasse le stylo et le repose dans le registre ouvert. Noa remet une pomme en plastique dans la coupe, éteint la dernière lampe.)

(Dehors, contre la baie vitrée, une main se pose à plat sur la vitre. Les étoiles passent dessus, une à une.)

(Noa regarde la main. La main glisse le long de la vitre, vers la porte, et disparaît.)

(La sonnette retentit.)

(Noa tire sur sa veste, va à la porte et passe le badge. Un bip clair. La porte s'ouvre, la lumière de l'entrée s'allume. Zoé est sur le seuil, le manteau fermé jusqu'en haut, des feuilles dans les cheveux.)

NOA. Bonsoir. Vous venez pour la visite ?

ZOÉ. Oui.

NOA. Entrez. Fermez les yeux.

(Zoé entre. Elle ferme les yeux.)

(Noir.)



Travaille ce texte avec Acto

Une voix te donne la réplique, tu l'apprends à ton rythme, tu te testes.

acto.re/biblio

Ce que tu peux en faire

Texte original écrit pour Acto. Lis-le, imprime-le, travaille-le en cours, joue-le en audition ou en self-tape : c'est fait pour ça, et tu n'as rien à demander. Pour une représentation publique ou un usage commercial, écris-nous à contact@acto.re.